

Être – et mal-être – juif : identité et « communautarisme »

Dominique VIDAL
Le Mal-Être juif
(Agone, Contre-Feux, 130 p., 2003).

ON constaterait, chez « de nombreux Français d'origine, de religion ou de culture juive », les symptômes d'un « réel malaise ». Pour Dominique Vidal, auteur du *Mal-Être juif*, ce « désarroi profond » induirait ou renforcerait, dans cette population, une forme de « radicalisation politique » et certaines dérives « communautaristes » ou de « repli identitaire ». Son livre se propose d'en relever les causes pour mieux les combattre

Si les enquêtes d'opinion semblent montrer que l'anti-sémitisme est devenu marginal en France – y compris parmi les jeunes issus de l'immigration maghrébine –, il serait bien sûr absurde de nier son existence, même résiduelle. Pour D. Vidal, elle est d'abord liée à des facteurs conjoncturels, et principalement au conflit israélo-palestinien. Si l'antisémitisme s'est tristement illustré, ces temps-ci, sous des formes bénignes – graffitis – ou plus graves – attaques contre des synagogues et des écoles, agressions physiques, parfois –, D. Vidal s'attache à démontrer que ces mêmes facteurs conjoncturels n'auraient pas autant d'impact sur un grand nombre de consciences juives si celles-ci n'étaient pas travaillées par une crise, structurelle celle-là, d'identité.

Qu'est-ce qui définit l'« être juif » à l'aube de ce XXI^e siècle ? On trouvera dans ce petit livre autant de réponses que de personnes interrogées. La religion, la mémoire de la Shoah, le lien avec Israël, la langue – hébreu, yiddish ou judéo-espagnol – et la culture demeurent, infiniment dosés et mélangés, les principaux « marqueurs » de cette identité. La dérive « communautariste », elle, s'appuierait, d'après l'auteur, sur une judéité manipulée par une « lancinante campagne » visant à l'enrôler dans l'injustifiable défense systématique de la politique israélienne et la croisade anti-islamique. D. Vidal insiste beaucoup sur cette instrumentalisation identitaire « inspirée par des propagandistes issus de l'extrême droite », qui – cause aggravante pour un rédacteur en chef adjoint du *Monde diplomatique* – ferait résonance chez « des intellectuels et des groupes » issus de la gauche. La confiscation du judaïsme par les « ultras » (religieux ou/et nationalistes) préoccupe D. Vidal, ce qu'on comprend, mais sa revendication de l'universalisme « assimilationniste » fait par trop, sans doute, l'économie d'une interrogation sur l'identité elle-même, entendue comme particularisme et détermination première. Car ce désir « d'entre-soi » qui prolonge l'identité en la « communautarisant » – et qui est loin d'être propre au judaïsme – peut aussi être, en lui-même, porteur de cet esprit – de famille, de secte, ou de groupe – exclusif et excluant. A fixer le monde du bout de la seule lorgnette identitaire, on le fantasme plus qu'on ne le voit, même si cette « contre-Intifada idéologique » que redoute tant l'auteur est aussi et indéniablement l'expression – certes primaire, mais pas toujours imaginaire – d'une identité vécue comme menacée.

En donnant la parole à divers témoins, D. Vidal tente d'aborder cette problématique, mais il le fait trop, sans doute, avec le souci, affirmé, de « forger une identité juive moderne et progressiste » qui prolongerait une seule tradition – celle du Bund et de la MOI. La démarche est bien sûr respectable, mais elle restreint le champ du questionnement et atténue la complexe thématique de cet « être juif » qu'un Martin Buber – revendiqué lui aussi par D. Vidal bien qu'il n'ait pas été à proprement parler un progressiste, mais plutôt un mystique libertaire⁽¹⁾ – chercha à identifier sous ses multiples facettes. C'est le principal reproche – de fond – qu'on puisse faire à cet ouvrage. L'autre, de forme, tient à son côté bric-à-brac journalistique⁽²⁾.

Au-delà de ces limites, il n'en demeure pas moins que le lecteur trouvera sûrement dans ce *Mal-Être juif* quelques éléments de réflexion. Pour notre part, nous en retiendrons deux. Le premier tient au rôle de l'Histoire – cette histoire si particulière de la destruction spécifique et programmée de tout un peuple – dans la transmission identitaire et sa solidification. Or si la perpétuation de cette mémoire est indispensable, elle

⁽¹⁾ A propos de Martin Buber, lire *Rédemption et utopie. Le judaïsme libertaire en Europe centrale*, de Michael Löwy, PUF, 1988.

⁽²⁾ Trois chapitres du livre sont d'ailleurs purement et simplement des reprises d'articles déjà publiés dans *le Monde diplomatique*.

peut également induire un auto-enfermement par ressassement, et certainement une impasse, puisque cette irrévocable mémoire institue une indépassable mesure du malheur. Inutile de préciser que cette thématique historico-identitaire peut aussi être légitimante de quelques dénis de droit, comme le prouve la situation faite aux populations palestiniennes dans les territoires occupés par Israël.

L'autre réflexion est liée, elle, à la permanence d'une culture juive polyphonique, et davantage au rôle de « passeur » que joua la « diaspora » dans son éternelle vivification. Propre d'une histoire faite d'errances, le peuple juif s'incarna avant tout dans cette culture, y puisant la force de résister et une commune mémoire. Aujourd'hui encore, elle vit, cette culture, dans deux exemples rapportés par l'auteur : celui de Haïm Vidal Sephiha⁽³⁾, d'une part, créateur de la première chaire de judéo-espagnol à Langues'O et responsable de l'association Vidas largas, dont le travail tenace a largement contribué à tirer le judéo-espagnol de l'oubli où il était plongé ; celui du Centre culturel Medem de Paris⁽⁴⁾, d'autre part, qui s'attache à perpétuer la langue et la culture yiddish.

Nous retiendrons, pour finir et parce qu'elle nous touche, cette définition de l'être – ou du mal-être – juif. Elle est de Georges Perec et on la trouve dans ses superbes *Récits d'Ellis Island*⁽⁵⁾, ce lieu de l'exil par excellence.

« Je ne sais pas très précisément ce que c'est
qu'être juif
ce que ça me fait que d'être juif

c'est une évidence, si l'on veut, mais une évidence
médiocre, qui ne me rattache à rien ;
ce n'est pas un signe d'appartenance,
ce n'est pas lié à une croyance, à une religion, à une
pratique, à un folklore, à une langue ;
ce serait plutôt un silence, une absence, une question,
une mise en question, un flottement,
une inquiétude... »

Monica Gruszka

⁽³⁾ On peut lire, de Haïm Vidal Sephiha, *l'Agonie des Judéos-Espagnols*, Editions Entente, collection Minorités, 1991.

⁽⁴⁾ Outre sa bibliothèque, fondée en 1929, le Centre Medem, héritier de la tradition bundiste, a donné naissance, en 2002, à une Maison de la culture yiddish et à une médiathèque. Il dispense des cours de langues et organise des cercles de réflexion. www.yiddishweb.com

⁽⁵⁾ Georges Perec, avec Robert Bober, *Récits d'Ellis Island. Histoire d'errance et d'espoir*, POL, 1994.